

nous est pas parvenu, mais dont on sait qu'il fut réalisé dans les années 1250 par un moine-orfèvre de l'abbaye d'Anchin, auquel on attribue également des reliquaires commandés pour les collégiales de Mons et de Soignies par Marguerite de Constantinople. Comtesse de Flandre et de Hainaut et, à ce dernier titre, abbesse du chapitre noble de Sainte-Waudru de Mons dont les liens sont attestés avec Nivelles grâce à la parenté des saintes Gertrude et Waudru, Marguerite était en relations avec saint Louis et son frère Charles d'Anjou, et elle a pu influencer le chapitre de Nivelles dans le choix de l'orfèvre.

Chef-d'œuvre d'orfèvrerie, la châsse de Nivelles ressemblait à une cathédrale gothique et comptait parmi les plus grandes châsses par sa taille et son poids d'argent (180 cm de long, 86 de haut et 80 de large, 85 kg d'argent doré). Avec virtuosité, elle reproduisait l'architecture parisienne du XIII<sup>e</sup> siècle dans tous ses détails : portails, rosaces, niches, contreforts, fenestrages, chapiteaux... Dans cette architecture raffinée s'intégraient aussi une quarantaine de statuettes en argent doré à mettre en relation avec la sculpture monumentale des grandes cathédrales de l'Île-de-France. La plupart de ces statuettes (Christ, calvaire, apôtres, saintes, anges), qui comptent parmi les plus remarquables connues pour le XIII<sup>e</sup> siècle, sont conservées. Sur les versants du toit se voyaient des reliefs en argent repoussé illustrant la légende de sainte Gertrude : cette frise récolte tous les développements hagiographiques médiévaux du dossier de Gertrude, avec des scènes au merveilleux achevé et à la naïveté charmante. La décoration de la châsse était complétée par des pierreries et de remarquables émaux cloisonnés or, pour la plupart conservés. Certains, datant du XI<sup>e</sup> siècle, sont d'une extrême rareté; d'autres, de grand luxe et dits *de plique* (du latin *plicatum*, « compliqué »), sont caractéristiques de l'atelier de Guillaume Julien, orfèvre parisien du roi de France Philippe le Bel.

Afin de permettre de mieux comprendre les conditions d'exécution et le contexte artistique de la châsse, une cinquantaine d'autres œuvres d'art, provenant de plusieurs pays, sont exposées autour d'elle. Les techniques, les fonctions, les parentés stylistiques sont révélées par la confrontation avec des sculptures (anges de la collégiale de Poissy, ivoires parisiens dont certains proviennent de l'ancien trésor de Saint-Denis), des objets d'art précieux (dont la Vierge en argent doré de Walcourt, la statuette de saint Blaise de Namur, les reliquaires de Montreuil-sur-Mer, Namur, Reims ou Rouen, un remarquable plat de reliure de Saint-Paul de Lavantthal en Styrie...) et des éléments d'architecture (colonnettes de la Sainte-Chapelle à Paris). Le choix et la qualité des œuvres exposées sont réellement exceptionnels. On citera notamment l'ostensoir d'Herkenrode, la plus ancienne pièce d'orfèvrerie connue au poinçon parisien (1286), la tête du gisant de Jeanne de Toulouse (après 1271), le polyptyque de Floreffe (après 1254), le reliquaire de sainte Eugénie de Varzy, le plat de reliure d'un évangélaire de la Sainte-Chapelle (1260), le reliquaire des saints Maxian, Lucian et Julian du Musée de Cluny (1261-1262), une exceptionnelle et minuscule pyxide du British Museum, la croix-reliquaire d'Hacquegnies, le reliquaire du saint Sang de Boulogne-sur-Mer, la matrice du grand sceau de la Ville de Cologne (1268), le reliquaire de saint Roman de Rouen, plusieurs admirables manuscrits enluminés des collections publiques de La Haye, Gand, Arras, Cambrai, Douai, Paris, Bruxelles, Düsseldorf, Darmstadt...

Paradoxalement, la châsse de Nivelles n'avait pas encore fait l'objet d'une étude approfondie qui tienne compte des progrès récents dans le domaine de l'histoire de l'art du XIII<sup>e</sup> siècle. En outre, cette châsse n'était pas seulement une œuvre d'orfèvrerie : par sa conception, elle relevait aussi et surtout de la micro-architecture, précieuse par sa matière, et de la sculpture, qu'elle soit monumentale